

• François Pouillon

**Exotisme et
intelligibilité**
**Itinéraires
d'Orient**



François Pouillon

EXOTISME
ET INTELLIGIBILITÉ

Itinéraires d'Orient

Presses Universitaires de Bordeaux

Études culturelles

NOTE LIMINAIRE

Ce recueil qui reprend le titre d'un séminaire tenu à l'EHESS dans les années 1990, rassemble des textes dont la rédaction s'étend sur plus de 30 ans. La configuration en a significativement évolué depuis le premier projet que j'en avais eu : la plupart des articles publiés dans les « grandes » revues sont désormais facilement accessibles en lignes sur les grands serveurs documentaires de sciences sociales. Nombre d'entre eux sont librement téléchargeables sur le site de mon laboratoire CNRS de rattachement, l'Institut des Mondes africains (IMAf), ou sur ma fiche du site Academia. Restent un certain nombre de publications plus difficiles d'accès : textes dits « de circonstance », articles de commande publiés dans des journaux ou des magazines culturels (comme *Qantara*), contributions à des catalogues d'exposition, comptes-rendus dispersés dans les revues. Généralement plus brefs (de 4 à 10 000 signes), ce sont des textes d'intervention ou d'interpellation qui témoignent des débats intellectuels du temps. Le ton en est de ce fait plus incisif et parfois plus personnel.

Le livre suit donc les dérives de l'auteur et les dossiers successifs auxquels il s'est attaché : anthropologie du monde bédouin, peinture orientaliste, relation Orient-Occident. L'axe en est cependant la construction des représentations sociales dans le monde arabe et la question délicate, et souvent polémique, du rapport de ce monde arabe avec un regard extérieur mal assumé et parfois vigoureusement récusé. Ce rapport de soi à soi par la médiation de l'autre, met en scène des chercheurs en sciences sociales bien sûr, principalement des anthropologues et des historiens, mais aussi des peintres, des écrivains voyageurs, des amateurs et des marchands d'art, des intellectuels des deux rives et leurs dialogues difficiles. Car l'investigation anthropologique qui travaille les généalogies et des constructions conceptuelles, met aussi au jour une élaboration des identités tant scientifiques que politiques et les subterfuges que de tels processus entraînent.

REMERCIEMENTS

Merci à Guy Barthélemy et à Claude Lefébure d'avoir accepté que je reproduise dans ce recueil, inscrits sous mon seul nom, des textes que nous avons cosignés ; merci aux responsables éditoriaux de journaux, revues et magazines – en particulier Jean-Loup Amselle (*Cahiers d'Etudes Africaines*), Jean-Louis Gouraud (*La Revue*) et François Zabbal (*Qantara*) –, merci aussi aux directeurs scientifiques d'ouvrages collectifs et notamment aux commissaires d'exposition (la mention d'origine figure en tête de chaque texte), d'avoir sollicité et accueilli nombre d'entre eux, et d'en avoir autorisé la republication. Merci enfin aux secrétaires de rédaction des périodiques susdits, en particulier Annik Le Pape et Yvette Trabut et, de façon libérale, mes collègues et amis Guy Barthélemy, Corinne Cauvin, Anne Doquet, Alain Messaoudi, Lucette Valensi, Jean-Claude Vatin et Marie-Hélène Verdier, pour leurs patientes relectures : ils ont largement contribué à rendre ces textes présentables. Merci finalement à Bernard Traimond qui est à l'origine de ce livre (dont il a en outre confectionné l'index) et aux PUB d'avoir édité et illustré ces textes plus généreusement que ce ne fut le cas pour leur première édition.

SOMMAIRE

Note liminaire	11
Présentation	12
1. Devant l'anthropologie	
Anthropologie du dehors, anthropologie du dedans	37
Arabes, Berbères, Maures... La valse des étiquettes	53
Enquêtes anthropologiques contemporaines...	
- au Maroc	57
- en Tunisie	69
Le cheval arabe : l'histoire continue	73
L'usage des ancêtres	77
2. Itinéraires d'Orient	
L'époque héroïque : Pillages et muséographie	83
Passer dans le tableau	87
Les chemins du Sahara : Odette du Puigauveau	91
Le grand tour du monde des illustrateurs :	
Gaston Vuillier (1845-1915)	95
Jacques Berque : Le dernier mandarin	113
Un temps à l'EHESS avec Lucette Valensi	117
Le fil d'Ariane	133
3. Peinture exotique et identité	
La caravane orientaliste : contours, détours	153
Delacroix, Matisse : topographies tangéroises	159
Peintres indigènes dans l'Algérie contemporaine :	
- Mohamed Racim, miniaturiste algérien	165
- Baya, rêves et réalités	181
Abstraction et révolution dans l'Algérie postcoloniale :	
Mohamed Khadda	185
Affiches orientalistes	197
L'Algérie en pièces : à propos des expositions de peintures ouvertes dans le cadre des manifestations de <i>Djazaïr - Une Année de l'Algérie en France</i>	199
Le retour de l'orientalisme en Orient	205
Zoom sur la peinture arabe	211

4. Interventions, interpellations

Edward Said à distance	219
Faux débat	223
Un livre noir de l'orientalisme ?	229
Regards européens sur l'Islam (XIX^e-XX^e s.)	233
Voiles d'islam	249
Index	253

LE GRAND TOUR DU MONDE DES ILLUSTRATEURS : GASTON VUILLIER (1845-1915)

[« LE GRAND TOUR DU MONDE DES ILLUSTRATEURS : GASTON VUILLIER, RIVE SUD »,
IN DANIEL FABRE (DIR.), *GASTON VUILLIER OU LE TRAIT DU VOYAGEUR*
[CATALOGUE D'EXPOSITION], CARCASSONNE, GARAE HÉSIODE, 2002, PP. 59-67]

Anthropologue d'une Europe rustique et populaire, Daniel Fabre était surtout un analyste aigu des imaginaires qui l'avaient produite et dont il voulait témoigner pour y avoir baigné. Ce sont ses enquêtes buissonnières, celles qu'il évoque dans son Bataille à Lascaux¹, qui étaient son terrain et le guide de ses intuitions théoriques : car là aussi, il s'agissait de déquiller des œufs haut-perchés. C'était un professionnel travaillant ses dossiers avec application autant qu'un animateur de thématiques collectives. Laboureur, peinant dans ses travaux de rédaction, il était aussi un jongleur, un homme d'éloquence et de malice méridionale – les deux, avec l'accent. Il savait, comme il se doit, combiner les dimensions de la haute de la petite culture, circuler entre une épistémologie historique aux ouvertures éblouissantes et un génie horticulteur².

Il me convia ainsi à participer au séminaire qu'il organisait à Carcassonne, en vue d'une exposition, sur le graveur audois Gaston Vuillier (1845-1915) qui avait été un collaborateur régulier des

- 1 *Bataille à Lascaux. Comment l'art préhistorique apparut aux enfants.* Paris, L'Échoppe, 2014.
- 2 J'ai eu le plaisir de participer, avec une communication sur Jacques Berque, à l'un des derniers séminaires qu'il ait organisé (avec Christine Laurière et André Mary) à l'EHESS sur « les ethnologies et le fait colonial ». Avec un texte sur Bourdieu, le recueil de textes qui doit paraître à CNRS éditions portera les traces (il n'avait pas, comme à l'accoutumée, remis ses textes à temps) d'une de ses dernières contributions.

magazines de voyage créés par Edouard Charton (1807-1890). Ce fut pour moi l'occasion d'une excursion iconologique que je ne regrette pas. Car cet obscur mais tenace illustrateur des mondes ruraux de la Méditerranée dont il scrutait les poches de primitivisme, notamment celles que l'on trouve dans les îles (Corse, Sardaigne, Sicile, etc...), s'était égayé dans le monde musulman qu'il avait connu directement et dont, par contraste, il soulignait la dimension civilisée. En même temps que je découvrais le personnage, je cherchai à évaluer le rapport de ses imageries avec les paysages évoqués qu'il rehaussait avec art.

À la mémoire de Daniel Fabre (1947-2016)

Comme entreprise intellectuelle, *Le Tour du Monde* soulève une difficulté critique à la thèse d'Edward Saïd sur cet « orientalisme » qui ne serait qu'une fiction à fin politique dans le cadre du projet colonial. On trouve en effet dans la revue d'Édouard Charton une représentation ethnographique des sociétés de l'Orient et, plus largement, de ce que l'on allait finir par appeler le Tiers-Monde. Mais celle-ci est balancée, en proportion à peu près égale, d'excursions dans des espaces beaucoup plus proches, et appartenant même dangereusement à l'Occident chrétien. À la périphérie des métropoles industrielles, les Alsaciens, les Bretons, les Corses, voire les Siciliens, qui appartiennent indiscutablement à l'Occident et allaient même compter parmi les agents les plus enthousiastes de la colonisation de l'Algérie, ont droit à la même époque, et selon les mêmes normes d'observation, à la curiosité d'un archivage ethnographique.

Et c'est de la sorte une entreprise véritablement encyclopédique, c'est-à-dire quand même un peu humaniste, qui est lancée : avec ses ambiguïtés évolutionnistes, sa foi dans le progrès du savoir et de la civilisation, une conception aujourd'hui disqualifiée des origines de l'inégalité parmi les hommes, mais aussi un universalisme indiscutable et d'une certaine manière, égalitaire. Nous ne réveillerons pas ici le débat soulevé un temps, de savoir si les Bretons et les Corses auraient subi une oppression coloniale équivalente à celle qui fut appliquée aux Kabyles et aux Touaregs. Ces derniers, et après eux Edward Saïd, seraient en somme bien placés pour dire que l'on ne peut parler dans ce cas que par métaphore, et qu'une colonisation métaphorique vaut beaucoup mieux qu'une colonisation tout court.

Ce travail d'inventaire et d'archivage des populations – nous dirions aujourd'hui, avec les mêmes incertitudes, des « cultures » – de la planète fut une entreprise immense, collective et, à certains égards, inintention-

nelle. Elle a ses héros, mais aussi ses légions d'anonymes. Gaston Vuillier est de ceux-là. Car il ne figure pas dans les nombreux inventaires des peintres « orientalistes » ou des peintres « paysans », ces quasi-ethnographes du XIX^e siècle qu'un regain d'intérêt a fait reparaître au jour. Pourtant, chacun d'entre nous a eu l'occasion de voir de ses gravures : une fois son nom identifié, il resurgit dans tant de publications encyclopédiques dont il fut l'infatigable illustrateur, sincère et précis, capable d'illuminer un cliché terne, un dessin flou, et de le transfigurer dans l'épure de la plaque.

Il est aussi de ceux qui sont allés avec le plus de détermination vers ces enclaves de sociétés qu'une modernité écrasante travaillait à démantibuler. Parmi ceux-ci des *mezzogiorni* méditerranéens, qui donnèrent lieu à des mises en scènes folklorisantes qui ressemblaient fort à de l'exotisme. Des peintres s'y spécialisèrent, que l'on ne dit pas « orientalistes » : l'Afrique commence à Rome pensaient déjà les peintres du XIX^e. Et Gautier connut d'avantage l'émotion du voyage exotique en Espagne qu'il ne le fit plus tard dans des excursions superficielles à Alger, à Istanbul ou au Caire. Gaston Vuillier, avec ses *Îles oubliées*³ (1893), s'illustra particulièrement dans cette ethnologie du proche à laquelle on revient aujourd'hui. Mais Vuillier surtout est de ceux, pas si nombreux, qui passèrent d'une rive à l'autre de la Méditerranée, et prirent leur pâture dans les folklores des pays d'Islam autant qu'en terres chrétiennes. Il nous intéressera ici à ce titre.

Dans le Vuillier orientaliste, on devrait pouvoir distinguer ce qui est dessins sur le motif et travail de transposition, à partir de clichés ou de tout autre document primaire, relevé par d'autres, avec plus ou moins de précision, plus ou moins d'art. Car il intervient d'abord dans cette phase intermédiaire de l'édition où la photographie se vulgarise, mais ne peut être encore reproduite avec succès dans des publications à gros tirage. Il se met alors au service d'une documentation inégale, qu'il cherchera à mettre en valeur par quelque recadrage ou travail sur la composition, la texture du trait, la qualité des contrastes, et la lumière surtout qui jaillit de la gravure. Il est censé alors rester en retrait par rapport à l'auteur du document initial.

Nous verrons que les choses ne sont pas si simples, et il nous sera difficile souvent de distinguer chez Vuillier le dessinateur sur le vif, illustrateur de ses propres voyages et celui qui a en charge d'éclairer le travail d'autrui. Car la part de création reste grande, même dans l'humble travail de mise au trait pour la gravure, et cela d'autant plus que Vuillier a quelque chose

3 *Les Îles oubliées (Baléares, Corse, Sardaigne)*, Paris, Hachette, 1893.

à dire sur le fond du sujet traité. C'est le cas évidemment dès qu'il sera question de cascades. Mais c'est le cas aussi pour toute son iconographie « musulmane ». Car Vuillier a tiré beaucoup, semble-t-il, d'un séjour algérien qui marqua le début de sa carrière.

Nous n'avons guère de témoignages directs, cependant, de ces années de formation passées, entre 1871 et 1875, dans un modeste secrétariat de la Préfecture d'Oran. 1871 : le temps des insurrections de la résistance primaire est clos. L'Algérie est alors durablement « pacifiée ». On va cependant y trouver encore une société indigène qui porte encore beau, avec des cavaliers noblement harnachés et des bédouines ruisselantes de bijoux. C'est l'âge d'or de l'ethnographie : celui d'une société tout juste brisée et qui n'a pas été réduite à l'indignité.

Nous trouvons trace de ce séjour dans quelques planches, données bien plus tard sans doute pour le volume de la *Géographie universelle* d'Élisée Reclus consacré au Maghreb⁴. Comme une sorte de montage compilé à partir de photographies, voici en effet un résumé des types locaux qui combine, dans une même planche, un « Arabe mendiant », une « négresse de Biskra » et une « femme d'El-Kantara ». Cette accumulation documentaire, à la manière des planches dessinées du dictionnaire Larousse, est bien dans l'esprit d'inventaire de ce temps. On note ici une connaissance directe indiscutable des costumes et des attitudes, qui ressort aussi dans cette « famille Kabyle » (*ibid.*, 388) ou ce portrait paradigmatique de la « Femme Ouled-Naïl », hétéra légendaire de l'Algérie intérieure, avec son somptueux costume (p. 555). Tout cela est dit avoir été transcrit d'après des photographies du fonds de M. Neurdein.

Relevant de cette période aussi, un souvenir de paysage, avec cette « vue de l'oued el-Hallouf près de Figuig », croqué à l'occasion sans doute d'une expédition de reconnaissance vers les confins du Maroc sur lesquels la France commence à lorgner. Celle-ci est dite avoir été réalisée par l'auteur, « d'après nature ».

Vuillier a, par la suite, nourri de sa connaissance directe du terrain toute une série d'article de voyage vers la Méditerranée musulmane dont les dessins semblent fidèlement exécutés « d'après des photographies ». Ainsi, dans *Le Tour du Monde* de 1881, ce compte rendu d'expéditions dans « Le Sahara algérien » par Victor Largeau : le détail sonne ici beaucoup plus juste.

4 *Géographie universelle* (vol. XI, « Afrique septentrionale »), Paris, Hachette, 1886.



Illustration 1 : Gaston Vuillier, « Arabe mendiant », « négresse de Biskra » et « femme d'El-Kantara » « Types », in Élisée Reclus, *Géographie universelle* (vol. XI, « Afrique septentrionale »), Paris, Hachette, 1886, p. 383



Illustration 2 : Gaston Vuillier, « Oued el-Hallouf, près de Figuié » (« d'après nature ») in Reclus, *op. cit.*, p. 767

Il en va autrement avec la série très complète, dans les années 1880, sur une mission d'un M. Lortet dans « La Syrie d'aujourd'hui » – Vuillier ne s'y est évidemment jamais rendu. Pas plus qu'en Arabie centrale où nous emmène un voyage de Lady Blunt publié à la même période. L'analyse de cette iconographie nous donne une idée un peu plus précise à la fois de l'art de Vuillier et de la liberté qu'il s'autorise par rapport à l'original.

Le *Pèlerinage au Nedjed, berceau de la race arabe* de lady Blunt est la version française du récit d'une expédition réalisée en Arabie pour se procurer des spécimens de cette « race arabe » de chevaux particulièrement prisée à cette époque, et que l'on supposait pouvoir trouver à l'état pur au cœur de la péninsule⁵. L'ouvrage donne lieu à une traduction quasi immédiate, puis à une version abrégée, mais abondamment illustrée, dans *Le Tour du Monde*⁶. Les planches réalisées majoritairement par Vuillier y sont dites reprendre des aquarelles de l'auteur. L'édition anglaise en présentait une série importante également, utilisant évidemment la même source, mais pour en donner une interprétation sensiblement différente. Il est donc fort intéressant de comparer ces deux versions publiées, l'anglaise et la française.

La confrontation avec l'original nous donne, avec un paysage du désert d'Arabie, l'écart exact que s'autorisait Vuillier par rapport à ses documents sources. Sur les frange du désert du Néfoud, les Anglais s'arrêtent devant un paysage pittoresque : une roche travaillée par le vent ; au loin un aplat de dunes semées de bouquets d'arbres marquant des oasis. Nous observons que Vuillier en rajoute ici sur l'érosion de la roche, lui donnant des formes inquiétantes. Les dunes au loin se sont également figées en concrétions lugubres. En revanche, il note plus évidemment ces oasis, « fermes » qui sont comme « de petits paradis perdus dans ce désert de sable » (p. 26) – l'original les distingue à peine. Vuillier rajoute enfin un cavalier et deux chameaux, pour donner de l'échelle à cette immensité, et une note de couleur bédouine.

D'autres planches sont quant à elles un peu enjolivées : « Notre maison à Hail » (1882, p. 40) élargit seulement le champ de la vignette originale (1881, t. 1, p. 273), en ajoutant un mur d'angle, avec une lourde tenture, au pied duquel sont attachés des chevaux.

5 *A Pilgrimage to Nejd, the Cradle of the Arab Race*, London, John Murray, 1881, 2 vol.

6 *Voyage en Arabie : Pèlerinage au Nejd, berceau de la race arabe*, Paris, Hachette, 1882 ; extraits (reprenant la plupart des illustrations de Vuillier) in *Le Tour du Monde*, 1882, p. 1-80.

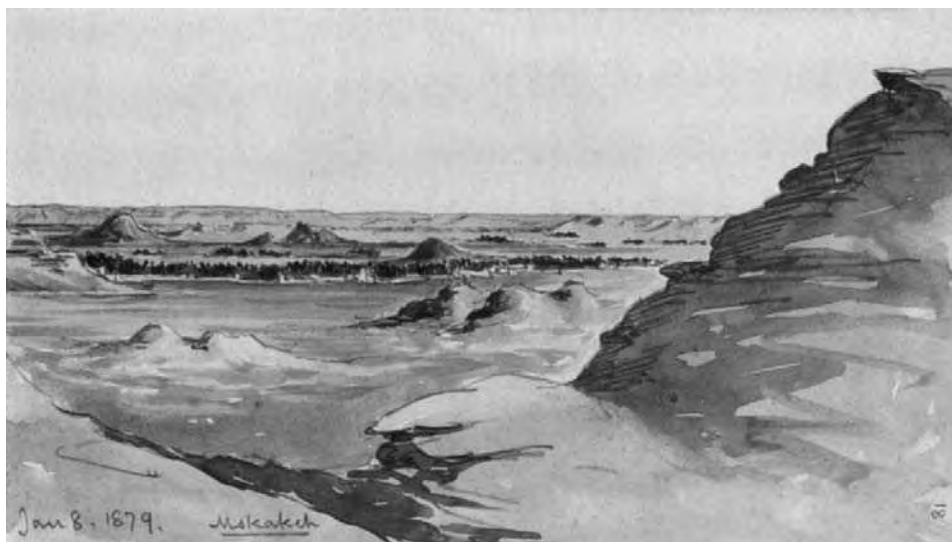


Illustration 3 : Lady Blunt, « Maskakeh and the desert round Hail » (aquarelle)
[in *A Pilgrimage to Nejd, the Cradle of the Arab Race*, London,
John Murray, 1881, Tome 1, p. 142]



Illustration 4 : Gaston Vuillier, « Montagne de grès près de Maskakeh »,
in Blunt, « Voyage en Arabie », *Le Tour du Monde*, 1882, p. 25



Illustration 5 : Lady Blunt, « Our house at Hail »
(aquarelle), *op. cit.*, 1881, t. 1, p. 273



Illustration 6 : Gaston Vuillier, « Notre maison à Hail »,
in Blunt, *op. cit.*, 1882, p. 40

La comparaison avec les planches de l'édition anglaise nous donne cependant parfois un écart beaucoup plus grand par rapport aux documents de base. Voici donc deux planches « dramatiques » que Lady Blunt n'a pu reconstituer qu'après coup. Prenons le *ghazou* (1882, p. 13). Il reprend une planche du « Ghazu in the Wady Sirhan » (vol. 1, p. 105). De cette incursion désordonnée qui devait être arrêtée dès que les voyageurs eurent dit leur identité, la gravure ne retient que le moment le plus pathétique : Blunt se fait assommer d'un coup de crosse et l'intépide Lady Blunt est à terre, menacée avant qu'on ne l'identifie comme une femme et comme une Anglaise de haut rang. Le dessin de Vuillier dit en somme la même chose, mais en regroupant l'action au milieu de la scène et éliminant les personnages secondaires, il ne retient que les éléments en action paroxystique. Licence artistique : les lévriers reniflant benoîtement les naseaux d'un cheval sans cavalier sont éliminés. Le modèle de notre tableau est évidemment une de ces chasses au lion que nous donnent Delacroix ou Vernet – et avant eux Rubens. Distorsion cette fois, le costume des attaquants a été significativement modifié : ce ne sont plus ces Bédouins hirsutes que l'on trouvait alors dans le désert arabe (voir les photos des compagnons de Thesiger, prises près d'un siècle plus tard). Ils ont été algérianisés : ces Aneyza sont devenus des Chaâmbas, auxiliaires algériens des compagnies sahariennes recrutés par le général Laperrine !

Un autre exemple de distorsion nous laissera plus perplexe : ce portrait de Hamoud Ibn Rashid (p. 49), reprise très libre par rapport à la silhouette qui apparaît dans l'édition anglaise (t. 2, p. 17). Le prince offre à ses hôtes une cavalcade pour faire admirer son cheval. Passe encore de le représenter avec des traits négroïdes marqués, avec un turban maghrébin, alors qu'il est dit arborer « de longues tresses de nomades dissimulées sous un keffieh de soie » (p. 50). La licence se trouve ailleurs, dans la configuration du cheval qui, dans ce livre, est de toute première importance. Car les Blunt sont venus chercher ici de « vrais » chevaux arabes, et Hamoud cherche à mettre en valeur les qualités de sa monture. C'est évidemment cette parade que croque le dessin de l'édition anglaise : le chanfrein concave, le col arrondi, les attaches fines, la queue qui remonte en toupet. Le cheval de Vuillier a les traits caractéristiques du « barbe », la race de l'Afrique du nord !

Les planches de Vuillier sur le monde de l'Islam, sous couvert de fidélité au document, sont donc quand même régulièrement de « belles infidèles », chargeant celui-ci de réalité et comme de vraisemblance, à partir de souvenirs conservés d'un séjour en Algérie. C'est à un autre type d'exigence que l'on devra soumettre les voyages que Vuillier réalise, et illustre, en Afrique du Nord au tournant du siècle.



Illustration 7 : Blunt, « Ghazu in the Wady Sirhan », *op. cit.*, 1881, vol. 1, p. 105



La ghazu (roy. p. 14). — Dessin de G. Vuillier.

Illustration 8 : Gaston Vuillier, « Le ghazou », in Blunt, *op. cit.*, 1882, p. 49



HAMÚD IBN RASHID.

Illustration 9 : Lady Blunt, « Hamud Ibn Rashid », *op. cit.*, 1881, t. 2, p. 17



Illustration 10 : Gaston Vuillier, « Hamud Ibn Rashid », in Blunt, *op. cit.*, 1882, p. 49

La grande incursion de Vuillier dans la Méditerranée musulmane est donc tardive : il s'agit d'un voyage en Tunisie publié en feuillets, puis rassemblé en volume en 1896⁷. Il s'agit aussi d'une excursion, plus brève, en Tripolitaine, à partir de Malte, en 1899⁸. Conquise en 1881, la Tunisie que visite Vuillier est entièrement pacifiée. Les travaux d'érudition y sont déjà nombreux, grâce aux enquêtes lancées par l'Institut de Carthage, société savante rassemblant des érudits locaux de tous ordres – très minoritairement musulmans cependant : notables, universitaires, agents civils et militaires du Protectorat, intéressés à mieux connaître la Régence. Leurs travaux sont régulièrement publiés dans la *Revue Tunisienne* qui paraît à partir de 1894.

Vuillier a largement recours à ces savants de base, mis à contribution pour leur savoir et leurs passions alternatives pour l'archéologie ou l'histoire locale – on entend clairement, ça et là, la voix de ces informateurs commentant une réalité encore peu codifiée par les guides touristiques. Au hasard des invitations ou des lettres de recommandation pour tel ou tel, nous sommes de la sorte conduits sur des itinéraires peu convenus, hors des sentiers battus : le terrain n'est pas encore complètement balisé.

La route du Sud – en est-il d'autres ? – restera la même pour la plupart des itinéraires : Kairouan, El Djem, Sfax, Gabès et, de là, Djerba et les monts troglodytes des Matmata. Mais la caravane ne va pas vers l'intérieur vers le Chott el-Djerid (bien que l'on évoque longuement le projet Roudaire d'une « mer intérieure »⁹) et les oasis de l'intérieur. Moins fréquentée assurément sera l'excursion conduisant vers la montagne de Kroumirie, proche de l'Algérie. Vuillier va ici encore chercher des cascades, mais il n'a au fond d'autre raison que quelque invitation pour aller, comme il le fait, vers les bourgades de la Haute Medjerda, et notamment le village andalou de Testour encore revêché à la présence chrétienne.

Reconnaissons qu'il n'y a pas grand chose d'inédit dans ce volume. La brièveté du voyage, la période aussi, font que, dans cette Tunisie pacifiée, l'aventure ne risque pas trop de surgir au détour de la route. On notera aussi un usage un peu abusif du document, propre aux manières de feuilletonistes contraints à tirer à la ligne – ici d'interminables citations sur l'histoire de Carthage ou des considérations sur un événement qui occupe alors l'actualité : le massacre de l'expédition du Marquis de Morès dans

7 *La Tunisie*, Tours, Mame, 1896.

8 « Tripoli d'Occident », *Le Tour du Monde*, 1901.

9 Cf. Jean-Louis Marçot, *Une mer au Sahara, Mirages de la colonisation, Algérie et Tunisie 1869-1887*, Paris, La Différence, 2008.

le Sahara tunisien (1896). Tout cela risque de susciter un ennui encyclopédique.

Plus étrange, l'iconographie elle-même n'est pas entièrement originale comme ce portrait de « Lavigerie, primat d'Afrique » (p. 85) mort à Alger en 1892. On note dans de nombreuses gravures un réemploi de clichés déjà popularisés par les éditeurs de cartes postales de la jeune colonie : par exemple ce « Barbier en plein vent » (p. 28), mais également un « minaret de la grande mosquée Zitouna » (p. 13). Il s'agit en fait de celui de Sidi Ben Arous, près de la place de la Casbah – Vuillier signale ailleurs connaître son minaret octogone caractéristique, pour l'avoir vu reproduit à l'exposition universelle de Paris, en 1889, ou encore cette « sorcière » (p. 61) dont le visage ridé à l'extrême évoque plutôt une de ces Bédouines livrées librement à l'objectif des photographes de passage. Tous ces clichés appelés à être inlassablement reproduits – car la société indigène est supposée « immobile » – ne sont pas encore vulgarisés, et c'est en somme le travail courant de Vuillier que de mettre en gravure les meilleurs documents disponibles.



Illustration 11 : Gaston Vuillier, Minaret de la mosquée Sidi ben Arous (légendage fautif. En vérité : « Minaret de la grande mosquée Zitouna »), in *La Tunisie*, Tours, Mame, 1896, p. 13

Le meilleur de l'ouvrage, on le trouvera dans des planches plus inspirées, véritablement créées par l'émotion comme cette rue de la médina « par la nuit » (p. 53) avec des silhouettes de femmes dont le voile mobile n'aurait pu être saisi par l'objectif. Doutons aussi, mais ce n'est pas impossible, qu'il existe des clichés de cette « rue des forgerons à Sfax » (p. 169), de cette « mosquée de Testour » à la perspective audacieuse (p. 242), de cette « maison moresque à Téboursouk » (p. 257), voire de ce débonnaire « caïd de Kroumirie » (p. 273) : toutes ces « vues » illustrent avec art des contrastes de lumière que l'objectif photographique ne saurait jamais saisir.

Que rajoute à ce dossier l'excursion de Vuillier à « Tripoli d'Occident » ? Quelque chose de moins corrompu sans doute : « Voici enfin l'Orient sans mélange » (p. 159) – comparé à Malte, en effet... Vuillier s'y régale à croquer des scènes de rues, notamment ces vieillards débattant « d'un texte difficile » (pp. 163 & 165). Mais, il a appris de ses séjours antérieurs en Afrique du Nord que « la vie intime des musulmans ne pouvait se révéler à un chrétien de passage » (p. 168).



Illustration 12 : Gaston Vuillier, « [Médina de Tunis] “par la nuit” », in *La Tunisie, op. cit.*, 1896, p. 53



Illustration 13 : Gaston Vuillier, « Vieillards », in “Tripoli d’Occident”,
Le Tour du Monde, 1901, p. 163

Se confirme ici une écriture fin de siècle – Loti n’est pas loin – dont on a aujourd’hui redécouvert les charmes :

« À l’heure où je quittai Tripoli, vers le soir, des caravanes qui tout le jour avaient sommeillé sur le rivage se mettaient en branle. Le vent d’est soufflait avec violence. L’horizon s’était embrumé et un immense écran rougeâtre se levait dans le ciel, par delà l’oasis, vers les sables. À Tripoli, chaque fin de jour se dramatise ; le soleil, globe énorme de cuivre ardent s’enfonce lentement dans les vapeurs ensanglantées du désert Libyque et la ville blanche devient livide avant de s’endormir »¹⁰

10 *La Tunisie, op. cit.*, p. 168.

Revenons auprès de l'Oued Medjerdah, en Tunisie :

« La rivière, très large, étalait ses eaux limoneuses. Des troupeaux de bœuf blancs, noirs ou fauves, lentement la traversaient ou se tenaient immobiles sur les bords ou dans des îlots de sable jaune. La scène était calme et grande. Les lignes de la rivière s'allongeaient en une simplicité classique jusqu'aux monts lointains de couleur mauve. Ces troupeaux sans nombre mouchetés de reflets d'or, miroitaient dans cette eau stagnante aux larges berges arides, calcinées par le soleil, ravinées par le printemps, mais égayées ici et là par d'épais massifs de lauriers roses »¹¹.

On avait un peu oublié, avec cet art du noir et blanc, cette alchimie lumineuse qui sort de la gravure, que l'Orient est tout en couleur. Le texte est là pour nous le rappeler.

Chez quelqu'un qui s'est attaché à explorer de la sorte les deux rives de la mer intérieure, trouve-t-on donc l'ébauche du méditerranéisme qui va éclore en Algérie dans l'Entre-deux-guerres ? Il faut bien avouer que non. En ces temps de conquêtes, on n'en est pas à imaginer une fraternité, une communauté de civilisation comme celle que Germaine Tillion réaffirmera, après Audisio et Camus, dans son grand livre *Le Harem et les cousins*¹² et qui traite symétriquement de ces « fiers riverains de la Méditerranée ». Pourtant, on trouvera chez Vuillier des notes comparatistes qu'il n'est pas si fréquent d'avoir, à cette époque, en Afrique du Nord.

Un peu d'ethnographie comparée par exemple, à la manière de Frazer sans doute, mais c'est une autre façon de jeter des ponts entre les sociétés ruralisées de la Méditerranée. Cette « sorcière » (*tegaza*) que nous dirions plutôt « diseuse de bonne aventure » (pp. 49-50) évoque un monde plus familier qu'exotique (« il n'y a ici aucune mise en scène de tradition », p. 49) et la large gamme des pratiques en ce domaine de magie blanche ou noire (p. 55). Mais la crainte, bien tunisienne, du mauvais œil évoque immanquablement pour Vuillier le *jettatore* sicilien (p. 63), et les conflits lignagers sont renvoyés à la *vendetta* corse (p. 278).

Ce vrai-faux deviche qui dissimule sous une exaltation excessive une prédication islamiste beaucoup plus redoutable va évoquer pour Vuillier le massacre des Français en 1282... lors des « vêpres siciliennes », référence à une autre entreprise coloniale (p. 179) – vous avez dit coloniale ?

11 *Ibid.*, pp. 238-239.

12 Paris, Seuil, 1966.

Sur le sujet précisément, on trouvera quand même cette évocation de la vigoureuse communauté sicilienne de Tunis, à partir d'une représentation des célèbres marionnettes de l'île italienne. Cette ethnographie délocalisée paraîtrait incongrue à tout autre voyageur.

Exotisme et intelligibilité Itinéraires d'Orient

L'ouvrage rassemble des pièces éparses de travaux conduits sur un quart de siècle à propos des représentations de l'Orient arabe et des échos ou remplois qu'elles connurent dans les régions dont elles à rendaient compte. Il s'attache à suivre dans toute leur variété les parcours biographiques de ceux qui les produisirent, auteurs connus ou au contraire insuffisamment identifiés, de façon à illustrer la multiplicité des modes de représentations et des itinéraires de ceux qui en furent les vecteurs. Partant du principe que l'on peut représenter la même chose (mais avec des contraintes différentes) par les différents procédés de l'image - dessin, peinture, affiche, photographie -, par la description littéraire ou scientifique (spécialement, pour notre cas, l'ethnographie), il réfléchit sur les conditions d'élaboration des figurations du social dans l'histoire, et leur legs aux sociétés d'aujourd'hui. C'est en effet un héritage difficile dont doivent traiter les Etats nouvellement indépendants, travaillés qu'ils sont par des recherches identitaires autant que par leurs confrontations à l'Occident, que d'avoir à traiter d'un stock documentaire, savant ou fantasmatique, produit dans le cadre de la curiosité coloniale, mais qui reste souvent le seul témoignage sur leur passé ou leur diversité interne. Bien que ces interventions soient rangées en phases, en thèmes et perspectives (y compris quelques aveux biographiques), l'auteur assume ici, la "stratégie du lièvre", soit une démarche cherchant à sillonner l'espace, la durée et les points de vue, sur un Orient qui doit en ressortir avec d'autant plus de relief.

François POUILLON est anthropologue, spécialiste du monde arabe, directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Paris). Après de nombreuses enquêtes sur les sociétés pastorales des déserts arabes, il a travaillé sur l'élaboration des représentations sociales appliquées au monde de l'Islam méditerranéen (littérature de voyage, peinture, ethnographie) et la circulation des modèles culturels entre l'Orient et l'Occident

ISSN 1621-1111

ISBN 979-10-300-0100-6



Prix : 29 €